

Spectacles TNP

---

**Électre**

répertoire



&

**Antigone**

création

---

**variations à partir de Sophocle**  
**de Jean-Pierre Siméon**  
**règle du jeu Christian Schiaretti**

---

**Électre**

mardi 4 — samedi 15 octobre 2016

**Antigone**

samedi 8 — dimanche 16 octobre 2016

jeudi 16 — dimanche 19 mars 2017

**Intégrales Électre et Antigone**

samedis 8 et 15 octobre 2016

---

**Petit théâtre, salle Jean-Bouise**

**Contact presse**

Djamila Badache

d.badache@tnp-villeurbanne.com

04 78 03 30 12 / 06 88 26 01 64

---

TNP – Villeurbanne, 8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex, tél. 04 78 03 30 00

# Électre

variation à partir  
de Sophocle

---

de Jean-Pierre Siméon  
règle du jeu Christian Schiaretti

## répertoire

Durée du spectacle : 1 h 15

Avec

Élizabeth Macocco — Électre  
Amandine Blanquart — Chœur / Choryphée  
Julien Gauthier — Oreste  
Damien Gouy — Précepteur  
Clémence Longy — Chœur / Choryphée  
Clément Morinière — Pylade  
Juliette Rizoud — Clytemnestre /  
Chrysothémis / Chœur  
Julien Tiphaine — Égisthe

---

Production Compagnie À Juste Titre  
Théâtre National Populaire  
Production déléguée  
Compagnie À Juste Titre

# Antigone

variation à partir  
de Sophocle

---

de Jean-Pierre Siméon  
règle du jeu Christian Schiaretti

## création

Durée du spectacle : 1 h 15

Avec

Stéphane Bernard — Créon  
Philippe Dusigne — Tirésias / Choryphée  
Julien Gauthier — Chœur / Eurydice  
Damien Gouy — Chœur / Messenger  
Margaux Le Mignan — Antigone  
Clémence Longy — Ismène  
Clément Morinière — Chœur / Garde  
Julien Tiphaine — Chœur / Hémon

---

Amandine Blanquart — assistante

---

Production Théâtre National Populaire

---

La règle du jeu de ces séances dramatiques que sont *Électre* et *Antigone*, fait d'abord jaillir le texte de son plus simple appareil, d'une lecture. Car c'est le poème, cœur et âme du spectacle, qui lui confère son souffle et qui l'anime. Que le jeu naisse

alors de ce dépouillement volontaire, de l'aridité revendiquée de la forme, et ce sera bien le signe d'une renaissance pour la langue, par la langue, de deux des plus grandes tragédies du répertoire.

# Pourquoi une poésie de théâtre

Il se trouve que dans le théâtre que pratique et illustre Christian Schiaretti, on a toujours besoin d'un poète. C'est signifier, au-delà évidemment de ma propre personne, qu'au sein du collectif théâtral permanent, au côté des artistes du plateau, on ne peut faire sans l'apport de l'artisan du poème, cette « forge subtile » de la langue dont parlait notre ami Pierre Lartigue. Cet apport, et il faut l'entendre dans l'économie du théâtre public qui seul sans doute peut se permettre ce luxe, n'est pas subordonné à une exigence de production, pas lié à la commande, à une rentabilité immédiate, il est d'abord dans la maison du théâtre, une présence qui agit comme un discret et constant manifeste, un rappel de ce qui est l'origine du geste théâtral, le poème, et sa justification, l'exercice et le partage du poème. Oh, certes, le mot « poème » vient souvent à la bouche des protagonistes contemporains du théâtre mais c'est le plus souvent sans aller aux conséquences du choix prétendu, façon commode et au vrai désinvolte de s'arroger le prestige et la radicalité de la poésie sans pour autant s'affronter à la difficulté et à la complexité irréductible de la langue qu'elle institue. C'est que le poème vraiment poème, qui ne renonce pas, pour passer la rampe, à l'opacité et la densité par exemple qui lui sont inhérentes, fait violence au théâtre. Il fait violence au comédien qui n'en a le plus souvent ni la science ni la pratique, il fait violence à sa bouche et à son poumon (il y faut donc une école, et ce ne sont pas, hélas, les conservatoires...). Il fait violence à la scène car il lui faut de l'espace pour se déployer, un vide et un silence qui contredisent les moyens accoutumés du théâtre. Il fait violence au spectateur car celui-ci n'a de satisfaction qu'au prix d'une écoute hypertendue, d'une attention à la nuance dont il n'a plus généralement l'usage ; le poème, disait Aragon, « exige la révolte de l'oreille ». Bien sûr, même si la tradition du théâtre d'art « à la française » dans laquelle nous nous inscrivons au TNP doit à un poète, Paul Fort, son nom et son acte fondateur — qui fut en 1895 la déclamation par un comédien sur un plateau nu du *Bateau ivre* de Rimbaud —, il ne s'agit pas de réduire le théâtre à cet archétype. Mais il ne fait pas de doute à mes yeux que lorsqu'une aventure théâtrale ne porte pas la mémoire du poème, cet arrière-pays, elle tend inévitablement à fatiguer son énergie dans des effets de surface.

Jean-Pierre Siméon, Cahier du TNP n°9 autour de *Philoctète*, 2009, (extrait).

# Qu'est-ce qu'une variation ?

*Électre* et *Antigone* écrits, comme *Philoctète*\*, sur la suggestion de Christian Schiaretti, obéissent aux mêmes principes d'écriture et de composition. Il s'agit donc de ce que j'ai appelé une variation qui, si elle suit le fil de l'intrigue proposée par les pièces de Sophocle, autorise condensations, expansions, retraits et ajouts et revendique sa propre invention prosodique, rythmique, métaphorique. Cela ne désigne donc pas le passage d'une langue dans une autre, ce qu'est l'ordinaire traduction, mais le passage, d'une autre conséquence, d'une poétique dans une autre. Libre appropriation donc qui n'ignore pas sa dette mais manifeste le sens constant de toute création littéraire : elle ne peut être qu'un palimpseste.

J'écris ainsi sur Sophocle, simultanément effacé et présent.

Jean-Pierre Siméon, mars 2015

---

\*Spectacle créé par Christian Schiaretti en 2009, avec Laurent Terzieff dans le rôle titre.

# Électre

Quelle étrange chose, n'est-ce pas, que l'homme ? Voilà des millénaires qu'il erre au labyrinthe de ses questions, questions auxquelles toute réponse trouve son objection ou son contrepied, ou donne sur une impasse. C'est dans ce labyrinthe qu'Électre nous entraîne et quel fameux plaisir de s'y perdre ! Par exemple, Électre est-elle la figure du courage et de la fidélité à soi-même ou celle de la colère aveugle et entêtée ? Chrysotémis est-elle faible et lâche ou montre-t-elle la fine intelligence de la juste mesure ? Pourquoi Oreste s'est-il tant fait attendre ? Ruse guerrière ou pleure hésitation d'un velléitaire ? Être juste, est-ce affaire de justice ou de justesse ? Est-il honneur à quiconque de venger le meurtre par le meurtre ? Faut-il admirer le fils qui tue sa mère parce que sa mère a tué son père qui a tué sa fille ? Et ces questions ne demeurent-elles pas pendantes pour nous quand chaque jour nous écoutons le bulletin des lâchetés, trahisons, vengeances, jalousies et colères meurtrières à la radio ? **Jean-Pierre Siméon**

# L'histoire d'Électre

*Électre* se déroule tout entière en l'un de ces hauts lieux de l'histoire qui ont conservé à travers les siècles leur magie et leur fascination. L'acropole de Mycènes, « la ville gorgée d'or », est aujourd'hui encore un endroit où les pierres sont les mêmes qu'au temps du roi Agamemnon et où le visiteur moderne peut retrouver exactement le climat de la tragédie.

Comme tous les autres drames, *Électre* n'est qu'un fragment d'une tragédie plus vaste qui concerne la famille des Atrides, c'est-à-dire des descendants du roi Atrée. C'est le fragment final, celui qui clôt, par le meurtre de la reine Clytemnestre et de son amant Égisthe, la longue suite de malheurs qui frappèrent cette famille.

En fait, comme pour *Œdipe roi*, Sophocle se limite ici aux malheurs immédiats de la race, ceux de la génération précédente. Au moment du départ pour Troie, les vents cessent de souffler dans le port d'Aulis et la flotte grecque est immobilisée. On consulte devins et oracles et leur réponse est claire : c'est là une vengeance d'Artémis, la déesse, qui ne peut s'apaiser que par le sacrifice d'une princesse de sang royal. Agamemnon, après beaucoup d'hésitations, se « dévoue » et sacrifie sa fille Iphigénie.

Dès lors, le mécanisme est mis en route et le premier sang versé exigera donc vengeance à son tour. Au retour d'Agamemnon, sa femme Clytemnestre le tuera dans son bain, à coups de hache et régnera désormais avec Égisthe sur Mycènes. Ce second meurtre en appelle logiquement un troisième : celui de Clytemnestre et d'Égisthe. Tel est le sujet de l'œuvre dont le titre, soulignons-le, est *Électre*, non « Oreste », car les malheurs d'Électre constituent une part essentielle — sentimentalement parlant — des processus tragiques de l'œuvre.

On retrouve donc ici ces trois niveaux qui sont si caractéristiques des tragédies sophocléennes : un niveau *psychologique*, où les personnages agissent sous l'impulsion de leurs sentiments qui sont ici la vengeance et le besoin de rétablir la justice et la légitimité du pouvoir ; un niveau *tragique*, car cette vengeance entraîne, pour être accomplie, la nécessité d'un matricide ; un niveau *métaphysique*, enfin, car ce meurtre prend place dans une chaîne de fatalités, s'exécute conformément à des plans divins qui dépassent infiniment la conscience des personnages. Jamais, dans une œuvre sophocléenne, ces derniers ne furent à ce point des marionnettes menées par les dieux, en l'occurrence le dieu Apollon. Notons seulement que pour la première fois, ces personnages

— et Oreste notamment — prennent conscience de cette soumission, de cette dépendance à l'égard du monde des dieux. Et c'est même pour Oreste un argument libérateur : avant d'entreprendre un crime nécessaire mais horrible et presque insoutenable, sa seule consolation est de se dire qu'il a les dieux, ou du moins certains dieux avec lui.

Cette conscience nouvelle, nul doute que Sophocle ne dût la préciser dans les deux autres tragédies accompagnant *Électre*, œuvres aujourd'hui perdues mais qui traitaient du rachat et du pardon d'Oreste. Par ce meurtre d'une mère, où le sang se retourne en somme contre le sang, Oreste met un terme à l'engrenage des malheurs, clôt une suite de drames d'où rien ne pouvait résulter que l'extinction définitive de la race. Eschyle dans son *Orestie* avait déjà traité ce thème : les forces maléfiques libérées par le crime d'Oreste inversent leurs fonctions et deviennent des forces bienfaitrices pour la cité. On voit là, dès *Électre*, l'amorce d'un thème que Sophocle traitera avec ampleur et précision dans *Œdipe à Colone* : le héros maudit devient un héros salvateur car la souffrance a aussi, sur le plan moral, valeur de rédemption.

Sur le plan proprement dramatique, Sophocle atteint avec *Électre* une maîtrise égale à celle d'*Antigone*. La vision des malheurs d'Électre, de cette princesse humiliée, misérable, exclue du foyer familial, traitée en étrangère dans sa propre maison, était, dramatiquement parlant, une source de pitié, de sympathie qui rendait moins horrible, moins condamnable le meurtre de sa propre mère. Notons aussi que ces malheurs, à l'inverse de ceux d'Antigone qui ne débutent qu'avec la pièce, datent ici de longues années. L'œuvre commence justement à ce moment précis où Électre n'en peut plus, où la situation sans issue qu'elle subit depuis vingt ans doit se résoudre par un meurtre ou par sa propre mort. Cette saturation, cette urgence s'ajoutent aux autres moyens utilisés par le dramaturge pour « faire passer » un meurtre qui, tout naturellement, devait horrifier les Grecs de son temps.

L'insistance avec laquelle Électre décrit la dépossession dont elle est l'objet, l'appropriation par Égisthe de richesses et de biens qui ne sont pas à lui, la frustration illégale dont elle est la victime, et donc, par contrecoup, la légitimité de sa vengeance, a pour but là encore de « désamorcer » l'horreur du matricide, de lui trouver une raison qui n'offusque pas la justice. Et c'est justement ce conflit insoluble entre deux formes de justice, celle d'Électre et Oreste qui est

une exigence de légitimité, et celle de Clytemnestre qui est une exigence passionnelle (j'ai tué celui qui avait tué ma fille, dira-t-elle, je n'ai fait que lui rendre ce qu'il m'avait fait), entre la justice dynastique et la justice familiale, mieux entre une justice patrilinéaire et une justice matrilinéaire, c'est ce conflit qui constitue l'affrontement majeur d'*Électre*. Insoluble au niveau humain parce qu'englué dans des passions et des haines contraires, il ne trouvera de solution qu'avec l'intervention des dieux. Ainsi, sur cette

acropole fortifiée, dressée comme un nid de rapaces au-dessus de la plaine d'Argos, se déploient les nappes sombres d'une histoire dont les acteurs sont à la fois victimes et bourreaux et où retentit, dans la solitude des aigles et des fauves, le même cri d'Antigone implorant la justice du ciel et des hommes.

Commentaire de Jacques Lacarrière à *Électre* dans *Le Théâtre de Sophocle*, éditions Oxus

Imaginez imaginez un peu ce que c'est  
de voir chaque nuit dans le lit de mon père  
dormir les assassins de mon père  
de voir ma mère est-ce ma mère encore ?  
coucher avec l'homme qui a tué mon père  
de la voir rire et se vanter du crime  
faire fête chaque mois chants danses et festin  
au jour anniversaire du crime  
je vois tout cela de mes yeux  
comprenez-vous comprenez-vous que je pleure  
que je fuie que je cours au fond de la maison  
me réfugier seule avec mes larmes  
que je hurle et maudisse et maudisse  
ceux qui chantent et se gavent et qui boivent  
à la santé des assassins de mon père

Jean-Pierre Siméon, *Électre* (extrait). Les Solitaires intempestifs

# Antigone

Rotrou, Hölderlin, Cocteau, Brecht, Anouilh ou Bauchau, parmi tant d'autres: depuis Eschyle et Sophocle, il n'est sans doute pas de personnage de fiction qui ait, autant qu'Antigone, de siècle en siècle, si constamment sollicité l'imaginaire des écrivains et conséquemment l'imaginaire collectif. Sans doute parce que sa valeur est fondamentalement positive et que sa magnifique insoumission à l'ordre établi et aux lois abstraites, motivée par la loi du cœur, venge chacun d'entre nous de ses renoncements devant les mille formes du pouvoir politique, social ou religieux – qui a tant de bonnes raisons. Sans doute aussi parce qu'elle est femme, jeune femme amoureuse et fragile, fervente et tendre, d'une volonté sans compromis mais sans hystérie ni fureur, et que, contre tous les préjugés, elle manifeste par sa seule conviction une force irréductible. Sa mort n'y fait rien: le droit à la désobéissance au nom d'une humanité bafouée et la puissance de subversion qu'il inaugure lui survivent et lui survivront éternellement.

Jean-Pierre Siméon

# L'histoire d'Antigone

Antigone appartient au cycle thébain, cycle de légendes nées autour de la fondation de Thèbes et du destin des Labdacides. Cette tragédie met donc en scène, directement ou indirectement par des rappels du passé, l'histoire de la lignée d'Œdipe, descendant du roi Labdacos. Les tragédies individuelles ne sont, sur la scène grecque, que les fragments de tragédies plus vastes, celles d'une race ou d'une dynastie. Et c'est cet enchaînement des malheurs, cet engrenage des désastres, manifestant l'accomplissement d'un destin ou d'une malédiction, qui consistaient la matière essentielle du sentiment tragique.

A l'origine de ces enchaînements, de ces malédictions, se situe toujours quelque désobéissance à un ordre divin ou le viol de quelque interdit religieux. Les dieux ne châtent jamais arbitrairement les hommes et il y a toujours une cause, une raison bien précise à leur intervention sur la terre. Ici, la cause première de tous ces drames, c'est la désobéissance de Laïos, le père d'Œdipe, à un oracle d'Apollon lui interdisant d'avoir des enfants. Laïos passa outre à l'oracle et engendra Œdipe.

Œdipe une fois mort, son beau-frère Créon prendra le pouvoir. Le fait est à noter, car Créon s'en explique clairement dans la pièce: il n'usurpe pas le pouvoir mais accède au trône en accord avec les règles de la succession dynastique. Créon est un roi légitime. Notons aussi que dans cette œuvre, Sophocle ajoute un personnage que la légende traditionnelle ignore: celui d'Ismène, sœur d'Antigone. Quant aux deux frères, morts en combat singulier, Étéocle et Polynice, ils étaient les deux fils d'Œdipe et donc les deux frères d'Antigone et d'Ismène. Tel est le cadre, telle est la trame, tels sont les principaux personnages à partir desquels Sophocle édifiera son œuvre majeure: une cité déchirée, au lendemain d'une guerre civile meurtrière; un destin frappant impitoyablement tous les membres de la lignée maudite, *qu'ils soient ou non coupable*; et trois personnages essentiels: un roi, Créon, une fille à la veille de ses noces, Antigone, et un mort, Polynice, dont l'ombre domine toute la pièce et dont le corps pourrit sans sépulture aux portes de la ville.

Les données traditionnelles de la légende fournissaient à Sophocle des éléments amplement et suffisamment dramatiques: la marche d'un destin, écrasant l'un après l'autre les membres d'une lignée maudite. C'est là le cadre *mythique* de l'œuvre que Sophocle a repris sans changements notables. Quant au « moteur », à l'impulsion qui déclenchera

la marche du destin sur le plan proprement *tragique*, ce sera la décision arbitraire de Créon interdisant l'ensevelissement de Polynice. On retrouve ici les deux plans déjà signalés à propos des *Femmes de Trachis*: un plan humain et dramatique, voire psychologique, où les personnages paraissent agir librement, et un plan tragique, voire métaphysique, où ils ne font qu'accomplir, sans même s'en rendre compte, des décisions prises de tout temps par les dieux et exprimées par les oracles.

Néanmoins, pour bien comprendre les mécanismes dramatiques de la tragédie, il faut se dire que la décision de Créon allait à l'encontre de toutes les convictions et de tous les usages religieux en vigueur à l'époque: elle n'interdisait pas seulement un rite funéraire traditionnel, elle violait les sentiments profonds des Grecs et le respect dû aux cadavres. C'était là une décision que Créon voulait d'abord *politique* mais qui, en fait, portait atteinte à une loi *religieuse* et c'est sur ce plan-là qu'elle dut paraître insoutenable aux spectateurs. Car les raisons invoquées par Créon, j'entends les raisons politiques, sont forts défendables: au lendemain d'une guerre qui a ruiné toute la cité, déchiré sa population en clans adverses et menacé de l'engloutir à jamais dans les tourments de l'histoire, Créon veut rétablir la cohésion, assurer la survie, restaurer l'unité de son peuple. Mais le moyen qu'il utilise pour ce faire est excessif, arbitraire, sacrilège, et il aboutit au résultat contraire. Ce ne sont pas les intentions de Créon qui sont en soit condamnables, mais cette fatalité qui veut que pour les exprimer et assurer la cohésion de Thèbes, il adopte une mesure qui achèvera la division et le déchirement de la cité. À une guerre qui n'opposait entre eux que des hommes, deux frères se disputant pour prendre le pouvoir, il substituera une autre guerre ou plutôt un autre conflit, beaucoup plus grave celui-là, puisqu'il opposera une cité à ses dieux.

Et je crois que c'est précisément cette rupture, cette incompatibilité entre les motifs légitimes de Créon et les moyens sacrilèges utilisés pour les traduire en actes, cette faille évidente du pouvoir qui constitue le véritable drame et le véritable conflit d'*Antigone*. Conflit, faille, scission tragique qu'on retrouvera au cœur de tous les personnages déchirés entre les tentations contraires: Ismène, Antigone, Hémon, Créon. En s'opposant à une décision du pouvoir *légitime* prise dans l'intérêt (mal compris, bien sûr) de la cité, Antigone agit objectivement en insoumise et en rebelle. Mais comme cette décision de Créon est elle-même sacrilège, cette insoumise, cette rebelle

deviendra par là même le défenseur des lois divines, de l'ordre voulu par les dieux, le porte-parole et l'instrument d'un ordre traditionnel. Il serait donc faux de voir en elle qu'une simple révoltée, comme on l'a trop écrit ou trop dit : nulle femme n'est plus docile, traditionnelle, respectueuse des lois qu'Antigone. C'est l'excès, l'absolutisme, l'*hybris* de Créon qui provoque sa révolte et son insoumission : à cet excès, elle oppose un excès contraire, une détermination aussi rigide dans l'accomplissement de ses devoirs élémentaires à l'égard du frère mort.

Notons d'ailleurs incidemment qu'Antigone précise bien, juste avant de mourir, les limites de sa révolte : si le mort n'avait été son propre frère, si elle ne s'était pas sentie liée à lui par les liens impérieux du sang, Antigone ne se fût jamais dressée contre Créon. On oublie trop souvent ce passage dans les commentaires que l'on fait de cette pièce car une certaine image romantique d'Antigone, éternelle révoltée, a effacé cet aspect de son personnage. Et c'est peut-être, en définitive, ce qui fait la beauté et la grandeur de son choix : créature effacée terrorisée par son destin et les tragédies familiales, Antigone n'était nullement destinée, par nature, à se dresser contre les lois. C'est une certaine conscience, surgie en elle en ces heures cruciales, un amour simple et inné pour sa propre famille (et seulement pour sa propre famille, notons-le à nouveau) qui la contraignent à se dresser contre l'affront commis à la mémoire de son frère.

Je ne voudrais pas pour autant minimiser la portée de l'acte, de l'héroïsme d'Antigone. Quelles que soient les raisons – somme tout fort traditionnelles – qui la font s'opposer à Créon, il se trouve que cet acte, ce refus, ce *non* jeté à l'arbitraire et à la démesure, prennent une valeur exemplaire et une portée universelle. Par cet acte, par ce refus de se soumettre à un ordre jugé sacrilège, elle exprime une solidarité envers tous les autres morts, connus ou inconnus, elle fonde, (peut-être malgré elle) une morale et proclame une intransigeance, une fidélité que l'on oubliera plus. En engageant sa vie dans cette cause sacrée, elle se trouve donc défendre des valeurs ressenties comme positives, humanitaires, des valeurs d'amour, de compassion et de fraternité. Dans l'histoire de notre culture qui doit tant, justement, à la Grèce, Antigone apparaît comme la première de ces « consciences universelles » pour qui il ne saurait être question de vivre en transigeant avec certaines valeurs fondamentales. Ici, l'histoire s'efface pour laisser place à la pérennité de la lutte contre la violence. Et c'est véritablement une conscience nouvelle, exemplaire et féconde, qui naquit ce jour-là au cœur de Thèbes ensanglantée. Je n'en veux pour preuve qu'une phrase d'Albert Einstein, relue récemment et qui reprend involontairement, sans doute, les paroles d'Antigone d'il y a vingt-cinq siècles : « Ne faites jamais rien contre votre conscience, même si l'État vous le demande. »

Commentaire de Jacques Lacarrière à *Antigone* dans *Le Théâtre de Sophocle*, éditions Oxus

Oui je regrette la vie  
et mon amant perdu  
je regrette le soleil des matins  
l'air immense de midi  
et le chant des sources dans la nuit  
et je pleure sur les enfants que je n'aurais pas  
mais je ne regrette rien de ce que j'ai fait  
j'espère pour toi Créon  
que les dieux approuvent ta cruauté  
elle pourrait bien sinon  
se retourner contre toi

Jean-Pierre Siméon, *Antigone* (extrait)

# Jean-Pierre Siméon

Poète, romancier, critique et professeur agrégé de Lettres modernes. Il participe aux comités de rédaction de plusieurs revues, dirige avec Jean-Marie Barnaud la collection « Grand fonds » de Cheyne Éditeur qui publie depuis près de trente ans ses recueils de poésie. Il est également directeur du Printemps des Poètes. Son œuvre, qui compte une cinquantaine de titres, lui a valu le prix Théophile Briant, 1978, le prix Maurice Scève, 1981, le prix Antonin Artaud, 1984, le prix Guillaume Apollinaire, 1994, le grand prix du Mont Saint-Michel pour l'ensemble de son œuvre, 1998 et le prix Max Jacob, 2006.

Christian Schiaretti l'invite en tant que « poète associé » à la Comédie de Reims. Ils fondent *Les Langagières*, manifestation autour de la langue et son usage. Ils poursuivent leur collaboration au TNP.

Ses pièces de théâtre: *D'entre les morts*, *Stabat mater furiosa*, suivi de *Soliloques*, *La Lune des pauvres*, *Sermons joyeux*, *Le Petit Ordinaire (cabaret macabre)*, *Odyssée, dernier chant*, *Témoins à charge*, *Le Testament de Vanda*, *Philoctète*, *La mort n'est que la mort si l'amour lui survit*, *Électre*, *Trois hommes sur un toit*, *Et ils me cloueront sur le bois*, *La Boîte*, un essai sur le théâtre, *Quel théâtre pour aujourd'hui?* et *Ce que signifiait Laurent Terzieff* sont parus aux Éditions Les Solitaires Intempestifs.

Son essai sur l'insurrection poétique, *La poésie sauvera le monde*, est paru aux Éditions Le Passeur.

# Christian Schiaretti

## La formation

Christian Schiaretti fait des études de philosophie tout en œuvrant pour le théâtre où il occupe les postes les plus divers : accueil, technique, enseignement... Après le Théâtre-école de Montreuil, le Théâtre du Quai de la Gare, il crée le Théâtre de l'Atalante à Paris. Parallèlement, il suit les classes de Antoine Vitez, Jacques Lassalle, Claude Régy comme « auditeur libre » au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique.

## Les débuts

Durant les huit années passées en compagnie, il met en scène des œuvres de Philippe Minyana, Roger Vitrac, Oscar Panizza, Sophocle, Euripide... Deux spectacles en particulier ont attiré l'attention de la profession et de la critique: *Rosel* de Harald Mueller, avec Agathe Alexis, créé en 1988, et *Le Laboureur de Bohême* de Johannes von Saaz, avec Jean-Marc Bory et Serge Maggiani.

## La Comédie de Reims, 1991-2002

En 1991, il est nommé directeur de la Comédie de Reims, Centre Dramatique National. Il était alors le plus jeune directeur d'une telle institution. Très vite il a voulu que la notion de « maison théâtre » reprenne tout son sens, c'est-à-dire celui d'une maison où habitent des artistes.

Ainsi s'est formée, à Reims, une troupe de douze comédiens permanents, la première à voir le jour depuis les riches heures du début de la décentralisation. Le travail au plateau est quotidien, intensif et libre.

Après avoir exploré l'Europe des avant-gardes (Brecht, Pirandello, Vitrac, Witkiewicz), la nécessité, le besoin de l'auteur se sont affirmés.

Alain Badiou, philosophe, a été associé à l'aventure rémoise. Au Festival d'Avignon, la création de *Ahmed le subtil*, puis *Ahmed philosophe*, *Ahmed se fâche*, *Les Citrouilles*, sont pour Badiou, Schiaretti et la troupe de la Comédie, l'occasion d'interroger les possibilités d'une farce contemporaine.

Après trois années de cette fructueuse expérience, Christian Schiaretti et la troupe se tournent vers la riche langue du XVII<sup>e</sup> siècle avec *Polyeucte*, *La Place Royale* de Corneille et *Les Visionnaires* de Jean Desmarets de Saint-Sorlin, présentés dans de nombreuses villes pendant plusieurs saisons.

Avec Jean-Pierre Siméon, poète associé qui a ensuite accompagné la trajectoire artistique de la Comédie de Reims, Christian Schiaretti questionne le poème dramatique. Le Théâtre et la Poésie ne sont-ils pas les lieux manifestes de cette question ? Quatre pièces sont ainsi créées qui sont au cœur de ce questionnement: *D'entre les morts*, *Stabat mater furiosa*, *Le Petit Ordinaire* (cabaret), *La Lune des pauvres*. En 1998, ils conçoivent ensemble une manifestation autour de la langue et de son usage intitulée Les Langagières.

Au cours de la saison 1999-2000, Christian Schiaretti a présenté au Théâtre national de la Colline, *Jeanne*, d'après *Jeanne d'Arc* de Péguy, avec Nada Strancar. En 2001-2002, il poursuit la collaboration avec la comédienne en mettant en scène *Mère Courage et ses enfants* de Bertolt Brecht à la Comédie de Reims, au TNP et au Théâtre national de La Colline à Paris. Ce spectacle recevra le Prix Georges-Lerminier 2002 du Syndicat professionnel de la Critique.

## Le TNP

En janvier 2002, il est nommé directeur du Théâtre National Populaire.

Au printemps 2003, il a recréé *Le Laboureur de Bohême*, avec Didier Sandre et Serge Maggiani et repris *Jeanne* d'après Charles Péguy, suivi à l'automne 2003 de *L'Opéra de quat'sous* de Bertolt Brecht et Kurt Weill.

En 2004, il crée à la Comédie-Française *Le Grand Théâtre du monde* suivi de *Procès en séparation de l'Âme et du Corps* de Pedro Calderón de la Barca, repris au TNP.

Il a créé en 2005, *Père* de August Strindberg et *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel.

En 2006, à l'invitation de Théâtre Ouvert, il a mis en espace *Ervart ou les derniers jours de Frédéric Nietzsche* de Hervé Blutsch, créé au TNP et repris à Théâtre Ouvert.

En novembre 2006, il aborde William Shakespeare avec *Coriolan*. La pièce, reprise en tournée au Théâtre Nanterre-Amandiers en 2008, a reçu le Prix Georges-Lerminier 2007 décerné par le Syndicat professionnel de la Critique au meilleur spectacle créé en région, le Prix du Brigadier 2009 et le Molière du Metteur en scène et le Molière du Théâtre public, 2009.

Entre 2007 et 2009, il crée avec les comédiens de la troupe du TNP, *7 Farces et Comédies de Molière: Sganarelle ou le Cocu imaginaire, L'École des maris, Les Précieuses ridicules, La Jalousie du Barbouillé, Le Médecin volant, Le Dépit amoureux, L'Étourdi ou les contretemps*. En 2010, une tournée internationale au Maroc et en Corée du sud est organisée qui rencontrera un accueil triomphal.

À l'automne 2007, il poursuit son travail sur Brecht, avec Jean-Claude Malgoire et Nada Strancar, en présentant : *Nada Strancar chante Brecht/Dessau*.

En mars 2008, il crée l'événement en montant *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, joué pour la première fois en France dans sa version intégrale. Pour cette mise en scène il reçoit le Grand Prix du Syndicat de la Critique, pour le meilleur spectacle de l'année 2008.

En septembre 2009, la création de *Philoctète* de Jean-Pierre Siméon (variation à partir de Sophocle), à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, marque le retour de Laurent Terzieff à l'Odéon.

Après la présentation en novembre 2010, de *La Messe là-bas* de Paul Claudel, au Théâtre Les Gémeaux à Sceaux avec Didier Sandre, il s'attaque à trois grandes œuvres du répertoire espagnol du XVII<sup>e</sup> siècle. *Le Siècle d'or*, un cycle de trois pièces : *Don Quichotte* de Miguel de Cervantès, *La Célestine* de Fernando de Rojas, *Don Juan* de Tirso de Molina sont présentées au TNP en alternance et repris au Théâtre Nanterre-Amandiers.

C'est également en 2010 qu'il reprend *La Jeanne de Delteil* d'après le roman de Joseph Delteil, avec Juliette Rizoud dans le rôle-titre.

En mai 2011, la création à La Colline-Théâtre national du diptyque *Mademoiselle Julie* et *Créanciers*, permet à Christian Schiaretti de revenir à Strindberg.

En juin 2011 débute l'ambitieux projet du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud qui consiste à monter jusqu'à fin 2014 la légende du Graal, soit les cinq premières pièces : *Joseph d'Armathie, Merlin l'enchanteur, Gauvain et le Chevalier Vert, Perceval le Gallois, Lancelot du Lac*, en réunissant les troupes et les moyens du TNP et celles du TNS.

En 2011, après quatre saisons hors les murs et au Petit théâtre ouvert en 2009, le Grand théâtre ouvre ses portes le 11 novembre — dans une configuration architecturale nouvelle et de nouvelles orientations du projet artistique —, avec *Ruy Blas* de Victor Hugo.

À l'automne 2012, Christian Schiaretti interroge de nouveau l'histoire contemporaine avec *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun, spectacle repris au Festival d'Avignon 2014.

En 2013, à l'occasion du centenaire de la naissance de Aimé Césaire, il rend hommage à ce grand poète par la création de *Une Saison au Congo*, en tournée au Théâtre Les Gémeaux à Sceaux et à Fort-de-France en Martinique. Ce spectacle a reçu le Prix Georges-Lerminier 2014 du Syndicat professionnel de la Critique.

Dans un esprit de mutualisation, Christian Schiaretti associe Robin Renucci et Les Tréteaux de France pour créer des formes adaptées à un théâtre de tréteaux et ainsi aux tournées. Trois spectacles voient le jour : une version de *Ruy Blas* (2012), *L'École des femmes* (2013) et *La Leçon* (2014).

En janvier 2014, il revient à Shakespeare avec *Le Roi Lear* avec, dans le rôle-titre, Serge Merlin, créé au TNP, présenté au Théâtre de la Ville, Paris et au Bateau Feu, Dunkerque pour la réouverture de la scène nationale.

La création de la dernière pièce de Michel Vinaver, *Bettencourt Boulevard ou une histoire de France*, en novembre 2015 est une nouvelle opportunité de travailler un texte de cet immense dramaturge. Le spectacle est repris au Théâtre national — La Colline, Paris et à la Comédie de Reims en 2016. La même saison, il donne les règles du jeu à une élaboration collective d'*Électre*, variation à partir de Sophocle de Jean-Pierre Siméon et à une fatrasie collective, *Ubu roi (ou presque)* de Alfred Jarry.

Dans un esprit de mutualisation, Christian Schiaretti associe Robin Renucci et Les Tréteaux de France pour créer des formes adaptées à un théâtre de tréteaux et ainsi aux tournées. Trois spectacles voient le jour : une version de *Ruy Blas* (2012), *L'École des femmes* (2013) et *La Leçon* (2014).

## Les mises en scène à l'opéra

*Une Italienne à Alger* de Gioachino Rossini, 2016

*Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy, 2015 et 1996

*Castor et Pollux* de Jean-Philippe Rameau, 2014

*Jules César* de Georg Friedrich Haendel, 2011

*La Créole* de Jacques Offenbach, 2009

*La Tosca* de Giacomo Puccini, 2008

*Le Barbier de Séville* de Giovanni Paisiello et de Gioachino Rossini, 2005

*Eugène Onéguine* de Piotr Illitch Tchaïkovski, 2003

*L'Échelle de soie* de Gioachino Rossini, 2001

*Ariane à Naxos* de Richard Strauss, 2001

*Hänsel et Gretel* opéra pour enfants de Engelbert Humperdinck, 1998

*Madame Butterfly* de Giacomo Puccini, 1997

## L'enseignement à l'École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre

Attaché à la mise en œuvre d'une politique pédagogique, Christian Schiaretti a mis en place dès son arrivée à Lyon, une étroite collaboration avec l'ENSATT.

Il y a notamment mis en scène *Utopia* d'après Aristophane, en 2003. *L'Épaule indifférente* et la *Bouche malade* de Roger Vitrac, en 2004. En 2006, *Le Projet Maeterlinck*, (*Les Aveugles*, *Intérieur*, *La Mort de Tintagiles*) avec la 65<sup>e</sup> promotion. En 2007, avec la 66<sup>e</sup> promotion, *Les Visionnaires* de Jean Desmarets de Saint-Sorlin. En 2009, *Hippolyte* et *La Troade* de Robert Garnier, avec la 68<sup>e</sup> promotion. Aujourd'hui, il codirige le département Mise en scène de l'école.

Christian Schiaretti est président des Amis de Jacques Copeau. Il a été président de l'Association pour un Centre Culturel de Rencontre à Brangues et a présidé le SYNDEAC de 1994 à 1996.

# Les comédiens

## Élizabeth Macocco

Actrice, metteuse en scène et femme de théâtre, elle fonde en 2014 la Compagnie À Juste Titre. Après le Centre Leonard de Vinci de Feyzin et le Théâtre de Privas (en codirection de 1994 à 2007), elle dirige le Centre dramatique régional de Haute-Normandie / Théâtre des deux rives de 2008 de 2013. Ces dernières saisons, elle y a joué et réalisé *Le Théâtre de l'Amante anglaise* de Marguerite Duras, *Lily et Lily* de Barillet et Grédy, *Opening night(s)* de Dorothée Zumstein, et mis en scène *Le Saut de la tortue* de Nathalie Papin, *La Course aux chansons* de Marie Nimier. Elle accorde une grande importance à la transmission et à la formation de jeunes comédiens — elle a initié dans la continuité du dispositif Rhône-Alpes un GEIQ Théâtre en Haute-Normandie qui a été un axe fort du projet. En six années, vingt-quatre jeunes actrices et acteurs formeront une troupe permanente et partagée. Elle mène un travail assidu envers le public jeune dans les établissements scolaires, notamment par le biais de commandes d'écriture.

Elle a participé à l'aventure artistique de l'Attroupelement avec Denis Guénoun puis à celle de l'Attroupelement 2 dont elle est membre fondateur. On la verra sous la direction de Patrick Le Mauff puis de Dominique Lardenois avec qui elle fonde, en 1994, la compagnie Macocco-Lardenois, Théâtre et faux-semblants, dans *La Tempête* de Shakespeare, *La Résistible Ascension d'Arturo Ui* de Brecht, *Les Tragédiennes sont venues* de Saint-John Perse, *Medéa* de Jean Vauthier, *Phèdre* de Racine, *Belle du seigneur* de Albert Cohen, *L'Usage de la vie* de Christine Angot, *La Vie à deux* de Dorothy Parker, *Stabat mater furiosa* de Jean-Pierre Siméon. Elle recevra en 1989 le Molière de la révélation théâtre pour son interprétation de *Callas* de Jean-Yves Picq, (plus de 500 représentations au fil des saisons).

Elle initie également de nombreuses commandes d'écriture auprès de Christine Angot, Denis Guénoun, Catherine Anne, Nathalie Papin, Marie Nimier, Dorothée Zumstein...

Comédienne, elle travaille sous la direction de Alfredo Arias, Anne-Marie Lazarini, Michel Raskine, Jean Lacornerie, Laurent Fréchuret... Avec Christian Schiaretti elle joue dans *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver, création de Christian Schiaretti et dans *Ubu roi (ou presque)* de Alfred Jarry.

Au cinéma, elle tourne avec Robert Altman, Cédric Klapisch, Bertrand Blier, Nicolas Boukrief..., et à la télévision avec Paul Planchon, Catherine Corsini, Claude Goretta, Denys Granier-Deferre, Manuel Bousinhac...

## Stéphane Bernard

Ancien élève de l'École de la Comédie de Saint-Étienne, il a travaillé au théâtre avec Bruno Carlucci, Sylvie Mongin-Algan, Christophe Pertou et Yves Charreton, notamment dans *Claus Peymann, dramuscule* de Thomas Bernhard puis *Hellfire* de Jerry Lee Lewis et *Sylvie* de Gérard de Nerval. Il a travaillé avec Olivier Borle dans *Premières Armes* de David Mambouch, dans *Noires Pensées, Mains Fermes* de et par David Mambouch, et avec Anne Courel dans *Le Roi s'amuse* de Victor Hugo. Il a joué avec Michel Raskine dans *L'Affaire Ducreux* de Robert Pinget, *Périclès, prince de Tyr* de Shakespeare, *Le Jeu de l'amour et du hasard* et *Le Triomphe de l'amour* de Marivaux et *La Danse de mort* de August Strindberg. Au TNP, il est dirigé par Christian Schiaretti dans *Coriolan* de William Shakespeare, *Par-dessus bord* et *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver, *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun et *Une Saison au Congo* de Aimé Césaire et *Ubu roi (ou presque)* de Alfred Jarry.

## Amandine Blanquart

Après une formation littéraire (hypokhâgne, khâgne, master II), elle se tourne vers le théâtre, intègre l'école d'art dramatique Studio Création Formation, dirigée par Philippe Brigaud à Paris. Elle travaille au sein des compagnies La Tornade, compagnie parisienne réunissant des artistes issus majoritairement de l'ENSATT, et Théâtre en pierres dorées, compagnie créée par les comédiens du TNP, à l'initiative des Rencontres de Theizé.

Au TNP, on a pu la voir dans *Le Papa de Simon* d'après Maupassant, mise en scène Clément Morinière et dans *Le Songe d'une nuit d'été* d'après Shakespeare, mise en scène Juliette Rizoud.

À la télévision, elle joue dans les séries *Les Revenants*, *Khader Shérif*, *Voyage au bout de la nuit...* Elle travaille également pour France Culture et le cinéma. Depuis dix ans, elle anime des ateliers de théâtre pour adultes, adolescents et enfants à Paris et à Lyon.

## Philippe Dusigne

Il se forme à Paris auprès de Jacques Lecoq et au Studio Classique de Christian Rist et poursuit sa formation avec Maurice Bénichou, Ariane Mnouchkine, Denis Marleau... Au théâtre, il travaille avec Olivier Maurin au sein de la compagnie Lhoré Dana : *La Terrible Voix de Satan* et *Chutes* de Gregory Motton, *Purgatoire à Ingolstadt* de Marie Louise Fleisser, *K Particulier* et *Amerika* d'après Kafka... Il joue, avec Anne Courel dans *Le Faiseur de Balzac*, *Argenteries* et *À Tue-Tête* de Eugène Durif ; avec Christophe Perton dans *Les Soldats* de Jakob Lenz, *Porcherie* et *Une Vie violente* de Pier Paolo Pasolini ; avec Patrick Le Mauff dans *La Noce chez les petits bourgeois* de Bertolt Brecht. Il a joué avec Véronique Chatard dans *Pacamambo* de Wajdi Mouawad et avec Maguy Marin dans *Umwelt*.

Au TNP, Christian Schiaretti l'a dirigé dans *Coriolan* et *Le Roi Lear* de William Shakespeare, *Le Grand Théâtre du monde* de Pedro Calderón de la Barca, *Siècle d'or*, *Ruy Blas* de Victor Hugo, *L'École des femmes* de Molière et *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver.

## Julien Gauthier

Il intègre l'ENSATT dans la 66<sup>e</sup> promotion et travaille avec Philippe Delaigue, Jerzy Klesyk, Olivier Maurin, Guillaume Delaveau, Simon Delétang et Christian Schiaretti. Il a fait partie de la troupe permanente du TNP et a été dirigé par Christian Schiaretti dans *Les Visionnaires* de Jean Desmarets de Saint-Sorlin, *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, *Coriolan* de William Shakespeare, *7 Farces et Comédies de Molière*, *Siècle d'or* : *La Célestine* de Fernando de Rojas et *Don Juan* de Tirso de Molina ; les cinq premières pièces du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud ; *Le Grand Théâtre du monde* suivi de *Procès en séparation de l'Âme et du Corps* de Pedro Calderón de la Barca, *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun, *Électre* de Jean-Pierre Siméon, *Ubu roi (ou presque)* de Alfred Jarry. Il est également dirigé par Olivier Borle, Nada Strancar, Christophe Maltot...

On a pu le voir dans *Le Papa de Simon* d'après Guy de Maupassant, conception Clément Morinière, dans *Le Songe d'une nuit d'été* d'après Shakespeare, mise en scène Juliette Rizoud et dans *Tristan et Yseult*.

Il met en espace *Les Chiens nous dresseront* de Godefroy Ségat, avec les comédiens de la troupe du TNP, dans le cadre du Cercle des lecteurs.

## Damien Gouy

Il se forme à l'ENSATT, 65<sup>e</sup> promotion. De 2006 à 2015 il fait partie de la troupe du TNP et joue sous la direction de Christian Schiaretti, notamment dans *Coriolan* de William Shakespeare, *7 Farces* et *Comédies de Molière*, *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, *Philoctète* de Jean-Pierre Siméon, *Siècle d'or* : *Don Quichotte* de Miguel de Cervantès, *La Célestine* de Fernando de Rojas et *Don Juan* de Tirso de Molina, les cinq premières pièces du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud, *Ruy Blas* de Victor Hugo, *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun. Il tient le rôle du laboureur dans *Le Laboureur de Bohême* de Johannes von Saaz. Au TNP, il est également dirigé par Olivier Borle, William Nadylam et Bruno Freyssinet, Christophe Maltot, Julie Brochen, Clémentine Verdier. Il signe une première mise en scène avec *Ronsard, prince des poètes* pour la Ben compagnie. Il crée et interprète son spectacle *Louis Aragon, Je me souviens*, en janvier 2013 au TNP. En décembre 2013 il y a présenté son cabaret : *Bourvil, Ma p'tite chanson*. À l'écran, il travaille sous la direction de Henri Helman, Hélier Cisterne, Géraldine Boudot, Sophie Fillières...

Il est directeur artistique du festival de théâtre Les Rencontres de Theizé. Il interprète seul sur scène, *Le Franc-Archer de Bagnolet* et joue dans *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver, *Électre* de Jean-Pierre Siméon et *Ubu roi (ou presque)* de Alfred Jarry, créations de Christian Schiaretti.

## Margaux Le Mignan

Elle se forme à la danse et au chant. Après ses classes au Studio d'Asnières, elle intègre la 74<sup>e</sup> promotion (Armand Gatti) de l'ENSATT et suit les ateliers d'interprétation avec Guillaume Lévêque, Philippe Delaigue, Giampaolo Gotti, Catherine Hearegraves, Christian Schiaretti, sur des textes d'Edward Bond, Corneille, Giovanni Testori, Linda Mclean, Claudel et Musset. Elle joue sous la direction de Alain Francon, *La Trilogie du revoir* de Botho Strauss ; Anne-Laure Liégeois, *Procession*, commande d'écriture aux élèves auteurs de l'ENSATT ; Daniel Larrieu, *Nuits* ; Armand Gatti, *Résistance selon les mots*, et interprète, seule en scène, *Chimère*, un texte de Pauline Peyrade. Elle suit également un stage de clown avec Catherine Germain, Alain Reynaud et Heinz Lorenzen. Ensuite, elle travaille avec Gregor Daronian-Krichner, *On est pas ça pour là* ; Bruno Meyssat, *Quelles vies quotidiennes après Fukushima ?*, et avec l'Extravagant Union, *La voix humaine* de Cocteau.

Elle prête régulièrement sa voix à un studio de doublage à Lyon.

Au TNP, on a pu la voir dans *Ubu roi (ou presque)*.

## Clémence Longy

Originaire de Bordeaux, elle rejoint Paris en 2004 pour intégrer les classes d'hypokhâgne et de khâgne du lycée Henry IV. Après une formation théâtrale au cours Florent et un master de Lettres Modernes à la Sorbonne, elle intègre la promotion 73 de l'ENSATT dans la section acteurs, où elle travaille notamment avec Carole Thibaut, Richard Brunel, Philippe Delaigue et Jean-Pierre Vincent. C'est à l'ENSATT qu'elle rencontre Christian Schiaretti. À sa sortie de l'école, elle travaille avec Bernard Sobel et Michel Toman, et participe à la création de la compagnie les Non Alignés.

Réalisatrice de plusieurs vidéos dont l'une projetée au musée Saint-Raymond à Toulouse, elle cosigne la mise en scène de plusieurs pièces dont *Lisbeth est complètement pétée* d'Armando Llamas et *Yvonne princesse de Bourgogne* de Witold Gombrowicz, avant de s'intéresser aux différentes techniques d'écriture de plateau et au théâtre burlesque. Elle joue avec Christian Schiaretti dans *Bettencourt Boulevard*, *Électre* et *Ubu roi (ou presque)*.

## Clément Morinière

Il entre à l'ENSATT dans la 65<sup>e</sup> promotion. Il a fait partie de la troupe du TNP et a été dirigé par Christian Schiaretti dans *Coriolan* de William Shakespeare, *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, *7 Farces et Comédies de Molière*, *Philoctète* de Jean-Pierre Siméon, *Siècle d'or: Don Quichotte* de Cervantès, *La Célestine* de Fernando de Rojas et *Don Juan* de Tirso de Molina; les cinq premières pièces (mises en scène avec Julie Brochen) du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud; *Ruy Blas* de Victor Hugo, *Le Grand Théâtre du monde* suivi de *Procès en séparation de l'Âme et du Corps* de Pedro Calderón de la Barca, *Le Laboureur de Bohême* de Johannes von Saaz, spectacle dans lequel il interprète le rôle de *La Mort et Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun. Il a mis en espace *Off-shore* de Philippe Braz, avec les comédiens de la troupe, dans le cadre du Cercle des lecteurs. En mars 2014, il présente son cabaret *Apollinaire: Mon cœur pareil à une flamme renversée*. Son spectacle, *Le Papa de Simon* est présenté au TNP. Il joue également dans *Le Roman de Renart*, dans *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver, *Électre* de Jean-Pierre Siméon et *Ubu roi (ou presque)* de Alfred Jarry, créations de Christian Schiaretti.

## Juliette Rizoud

Elle entre en 2004 à l'ENSATT et y travaille avec Jerzy Klesyk, Christian Schiaretti, Philippe Delaigue... En parallèle, elle joue avec Éric Massé, Vincianne Regattieri et Thierry Thieu Niang. De 2007 à 2015 elle fait partie de la troupe du TNP. Elle interprète, seule en scène, *La Jeanne* de Delteil, spectacle du répertoire, qu'elle reprend régulièrement, depuis 2010, au TNP et en tournée. Dans *Ruy Blas* de Victor Hugo, spectacle créé par Christian Schiaretti à l'occasion de l'inauguration du Grand théâtre en novembre 2011, elle tient le rôle de la reine. Elle joue également avec Nada Strancar dans *La Fable du fils substitué* de Luigi Pirandello, avec Grégoire Ingold dans *L'Extravagant Monsieur Jourdain* de Mikhaïl Boulgakov et avec Christophe Maltot dans *Figures* de Musset. Avec la compagnie La Bande a Mandrin, qui réunit des artistes / contrebandiers associés et qui a vu le jour cette année à son initiative, elle présente au TNP en janvier 2016, *Le Songe d'une nuit d'été d'après William Shakespeare*. Pour « Le berceau de la langue », elle crée avec Julien Gauthier, *Tristan et Yseult*, et joue dans *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver, mise en scène Christian Schiaretti.

## Julien Tiphaine

Il a intégré la 65<sup>e</sup> promotion de l'ENSATT. Il a joué dans *Baal* de Bertolt Brecht, mise en scène Sylvain Creuzevault. Il a fait partie de la troupe du TNP et a été dirigé par Christian Schiaretti dans *Coriolan* de William Shakespeare, *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, *7 Farces et Comédies de Molière*, *Philoctète* de Jean-Pierre Siméon; les cinq premières pièces (mises en scène avec Julie Brochen) du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud et *Ruy Blas* de Victor Hugo, *Le Roi Lear* de William Shakespeare, *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun. Il a interprété le rôle-titre dans *Don Juan* de Tirso de Molina, mise en scène Christian Schiaretti. Il a mis en espace *Les Conséquences du vent (dans le Finistère Nord)* de Tanguy Viel et *La Carte du temps* de Naomie Wallace, avec les comédiens de la troupe du TNP, dans le cadre du Cercle des lecteurs. Il a présenté son spectacle *La Bataille est merveilleuse et totale d'après Rappeler Roland* de Frédéric Boyer, en novembre 2013 au TNP, repris sous le titre *La Chanson de Roland* en 2015 et 2016.

On a pu le voir dans *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver, *Électre* de Jean-Pierre Siméon et *Ubu roi (ou presque)* de Alfred Jarry, créations de Christian Schiaretti.

# Informations pratiques

## Le TNP

8 Place Lazare-Goujon,  
69627 Villeurbanne cedex  
04 78 03 30 30  
www.tnp-villeurbanne.com

## Calendrier des représentations salle Jean-Bouise

### Octobre 2016

Mardi 4 à 20 h 30 — *Électre*  
mercredi 5 à 20 h 30 — *Électre*  
jeudi 6  à 20 h 30 — *Électre*  
vendredi 7 à 20 h 30 — *Électre*  
samedi 8, à 19 h 00 — *Électre & Antigone*  
dimanche 9 à 16 h 00 — *Électre*  
mardi 11 à 20 h 30 — *Antigone*  
mercredi 12 à 20 h 30 — *Antigone*  
jeudi 13 à 20 h 30 — *Antigone*  
vendredi 14 à 20 h 30 — *Antigone*  
samedi 15 à 19 h 00 — *Électre & Antigone*  
dimanche 16 à 16 h 00 — *Antigone*

### Mars 2017

Jeudi 16  à 20 h 30 — *Antigone*  
vendredi 17 à 20 h 30 — *Antigone*  
samedi 18 à 20 h 30 — *Antigone*  
dimanche 19 à 16 h 00 — *Antigone*

 Rencontre après spectacle

## Location ouverte

### Prix des places :

25 € plein tarif ;

19 € tarif spécifique : retraités, adultes groupe\*

14 € tarif réduit : moins de 30 ans,

étudiants, demandeurs d'emploi, bénéficiaires de la CMU, professionnels du spectacle, personnes non-imposables, RSA, AAH ; Villeurbannais (travaillant ou résidant).

\* Les tarifs groupe sont applicables à partir de 8 personnes aux mêmes spectacles et aux mêmes dates.

Renseignements et location 04 78 03 30 00 et  
www.tnp-villeurbanne.com

## Accès au TNP

### L'accès avec les TCL

Métro : ligne A, arrêt Gratte-Ciel.

Bus : ligne C3, arrêt Paul-Verlaine, lignes 27, 69 et C26, arrêt Mairie de Villeurbanne.

Voiture : prendre le cours Émile-Zola jusqu'au quartier Gratte-Ciel, suivre la direction Hôtel de Ville.

Par le périphérique, sortie « Villeurbanne Cusset / Gratte-Ciel ».

Le parking Hôtel de Ville. Tarif préférentiel : forfait de 2,70 € pour quatre heures.

À acheter le soir-même, avant ou après la représentation, au vestiaire.

### Une invitation au covoiturage

Rendez-vous sur [www.covoiturage-grandlyon.com](http://www.covoiturage-grandlyon.com) qui vous permettra de trouver conducteurs ou passagers.

Station Velo'v N°10027, Mairie de Villeurbanne, avenue Aristide-Briand, en face de la mairie.

